



ⵜⴰⴳⵓⴷⴰⵜ.

AZETTA : TISSER SA LIBERTÉ, FIL APRÈS FIL !

Un livre hommage aux braves femmes amazighes marocaines d'antan, qui ont tissé les fils de notre présent et de notre avenir, rédigé par Mohamed Ait Bellahcen à l'occasion du nouvel an amazigh Id-Yennayer 2975

2025 © Copyright - L'Opinion des Jeunes - L'ODJ MÉDIA

Une ode à Nana : À nos mères, à nos racines..

PRÉAMBULE

Je me souviens encore des soirées passées auprès de ma grand-mère Tchfa, dans notre maison nichée au cœur des montagnes du Moyen Atlas. La lumière vacillante de la lampe à pétrole projetait des ombres dansantes sur les murs en pisé, tandis que sa voix, douce et pleine de sagesse, résonnait dans la pièce. Elle racontait des histoires, des contes anciens transmis de génération en génération, où les héroïnes étaient toujours des femmes fortes, courageuses, et profondément enracinées dans leur terre. **Nana Tchfa Assou** (ma grand-ème en amazigh), comme je l'appelais affectueusement, était la gardienne de notre mémoire familiale, une mémoire tissée de sacrifices, de résilience et d'amour.

À ses côtés, il y avait **Nana Adala Obellahcen**, qui portait sur son visage les tatouages amazighs, ces symboles mystérieux qui semblaient raconter une histoire à chaque regard. Je revois encore ses mains, marquées par le temps et le travail, mais toujours prêtes à offrir une caresse ou à préparer un repas chaud pour la famille. Ces deux femmes ont été pour moi des piliers, des témoins vivants de la grandeur de la femme amazighe. À travers elles, j'ai compris la place centrale qu'occupe la femme dans la société amazighe : elle est la mère, la nourricière, la conteuse, la gardienne des traditions, mais aussi la résistante, celle qui ne plie jamais.

Ce livre, Azetta, est un hommage à elles, à toutes les femmes amazighes, et au-delà, à toutes les femmes du monde. Il est un fil que je tisse pour relier les générations passées à celles à venir, pour raconter leur histoire, leur courage et leur contribution inestimable à notre culture et à notre identité. Dans la langue amazighe, azetta signifie "tapis", mais c'est bien plus qu'un simple objet : c'est une métaphore de la vie, un symbole de création, de transmission et de mémoire. Chaque fil raconte une histoire, chaque motif est porteur de sens, et chaque tapis est unique, comme l'est chaque femme.

Dans ce livre, je souhaite non seulement raconter l'histoire de ces femmes, mais aussi montrer comment leur héritage continue de vivre en nous. À travers des anecdotes personnelles, des récits historiques et des réflexions contemporaines, je veux tisser un récit qui honore leur mémoire tout en célébrant leur rôle dans la société d'aujourd'hui. Comme le dit un proverbe amazigh : "Titt n umghar yegg waṭas", "L'œil du sage voit loin". Ce livre est une tentative de regarder loin, de voir au-delà des apparences pour comprendre l'essence de la femme amazighe.

TAPIS DE RÊVES ET DE LUTTES..



01:10

04:10



LE LIRE C'EST BIEN,
L'ÉCOUTER C'EST
ENCORE MIEUX !



SCAN ME

TABLE DES MATIÈRES

Préambule : Une ode à Nana à nos mères, à nos racines

Chapitre 1 : La matrice d'une civilisation, les mères du monde Amazigh

Chapitre 2 : Les déesses et les reines : Tanit, Dihya, Tin Hinan : L'héritage des grandes femmes

Chapitre 3 : Les gardiennes de la culture, le fil de la mémoire

Chapitre 4 : Les voix oubliées, quand les femmes racontent l'histoire

Chapitre 5 : Les piliers invisibles, Les héroïnes du quotidien, les tisseuses de l'avenir

Chapitre 6 : Les gardiennes des traditions

Chapitre 7 : Tatouages et bijoux, une écriture féminine

Chapitre 8 : Le renouveau de Tifinagh, quand l'écriture renaît !

Épilogue : Azetta ou le fil qui ne se rompt jamais



CHAPITRE 1 : LA MATRICE D'UNE CIVILISATION, LES MÈRES DU MONDE AMAZIGH..

Ait Elmane, dans un patelin reculé du Moyen Atlas, où les montagnes semblent toucher le ciel, la maison de ma grand-mère Tchfa se dressait comme un sanctuaire. C'était une maison modeste, avec des murs en pisé qui portaient les marques du temps, mais elle rayonnait d'une chaleur que seule la présence d'une femme comme Nana pouvait insuffler. Chaque matin, avant même que le soleil ne se lève, elle était déjà debout, préparant le pain dans le four en argile, ses mains couvertes de farine, ses gestes précis et méthodiques comme une danse ancienne. "Le pain, disait-elle, c'est la vie. Si tu sais faire du pain, tu peux nourrir une famille, et si tu nourris une famille, tu peux faire vivre un village."

Ces mots, si simples en apparence, renfermaient une vérité profonde sur le rôle central de la femme amazighe dans la société. La femme n'était pas seulement une mère ou une épouse ; elle était le pilier de la communauté, la gardienne de la mémoire et de l'identité collective. Dans la langue amazighe, ce rôle se reflète dans les mots eux-mêmes : yemma (mère) est à la racine de nombreux termes désignant les relations familiales. Ce n'est pas un hasard si, dans notre culture, tout commence et se termine avec la mère.

Je me souviens d'un jour où, encore enfant, j'avais demandé à ma grand-mère pourquoi elle travaillait autant. Elle avait souri, ses yeux brillants d'une sagesse infinie, et m'avait répondu : "Quand une femme s'arrête, tout s'arrête. Nous sommes le fil qui relie tout, comme dans un tapis." Cette métaphore m'avait marquée, car elle illustrait parfaitement le rôle de la femme amazighe : tisser des liens, maintenir l'équilibre, et transmettre un héritage immatériel d'une génération à l'autre.

Dans les sociétés amazighes traditionnelles, cette centralité de la femme se manifestait dans tous les aspects de la vie. Elle était la nourricière, mais aussi la conseillère, la guérisseuse, et parfois même la cheffe de clan. Les récits anciens parlent de femmes qui prenaient les décisions importantes, qui réglaient les conflits et qui veillaient à la prospérité de leur communauté. Cette organisation matriarcale, bien qu'érodée par les influences extérieures, a laissé des traces profondes dans notre culture.

Un exemple frappant de cette centralité féminine est la tradition des Touaregs, où l'héritage se transmet par les femmes. Chez eux, ce sont les hommes qui portent le voile, tandis que les femmes, libres et fières, jouent un rôle clé dans la préservation de l'identité culturelle. Cette inversion des normes patriarcales dominantes est un témoignage de l'importance accordée à la femme dans la société amazighe.

Mais cette centralité ne se limitait pas au pouvoir ou au statut. Elle était avant tout une question de transmission. Les femmes amazighes étaient les gardiennes de la langue, de la culture et des traditions. Elles étaient les conteuses, celles qui, autour du feu, racontaient les histoires des ancêtres, des héros et des déesses. Ces récits, transmis oralement, étaient bien plus que des divertissements : ils étaient des leçons de vie, des guides pour comprendre le monde et pour affronter les défis de l'existence.

Un soir, alors que nous étions assis autour du feu, Nana Tchfa m'avait raconté l'histoire de Tislit et Isli, deux amants maudits dont les larmes avaient, selon la légende, formé les lacs éponymes dans les montagnes du Haut Atlas. "Cette histoire, m'avait-elle dit, n'est pas seulement une histoire d'amour. Elle parle aussi de sacrifice, de courage et de la force des femmes." À travers ces récits, elle me transmettait non seulement une part de notre culture, mais aussi des valeurs universelles qui continuent de guider ma vie aujourd'hui.

Dans la société amazighe, la femme était également la gardienne des savoirs pratiques. Elle connaissait les plantes médicinales, les techniques de tissage, les recettes ancestrales, et bien plus encore. Ces savoirs, transmis de mère en fille, étaient essentiels à la survie de la communauté. Je me souviens des longues après-midis passées avec ma grand-mère, à l'observer préparer des remèdes à base de plantes qu'elle cueillait dans la montagne. "Chaque plante a une âme, disait-elle. Si tu la respectes, elle te donnera sa force."

Ces savoirs, bien que souvent ignorés par les récits officiels de l'histoire, sont une preuve de la richesse et de la profondeur de la culture amazighe. Ils montrent que la femme amazighe n'était pas seulement une figure domestique, mais une actrice essentielle de la vie sociale, économique et culturelle.

Aujourd'hui, alors que le monde change à une vitesse vertigineuse, il est crucial de préserver cet héritage. Les femmes amazighes modernes, bien qu'affrontant de nouveaux défis, continuent de jouer ce rôle de gardiennes de la culture. Elles sont enseignantes, artistes, militantes, et bien plus encore, mais elles restent fidèles à cet esprit de transmission et de résilience qui caractérise leur identité.

Comme le dit un proverbe amazigh : "Tifawt n taddart d tamghart."

(La lumière de la maison, c'est la femme.)

Quand je pense à ma grand-mère Tchfa, à ses mains habiles, à sa voix douce mais ferme, et à son regard plein de sagesse, je ressens une immense gratitude. Elle n'a peut-être jamais voyagé au-delà de son village, mais son influence dépasse les frontières. Elle est, pour moi, l'incarnation de la femme amazighe, une femme qui, malgré les épreuves, continue de tisser des fils d'espoir, de mémoire et de vie. Dans les montagnes du Moyen Atlas, là où les sommets enneigés se dressent comme des gardiens silencieux de l'histoire, les femmes amazighes sont les véritables archivistes de notre culture.

CHAPITRE 2 - LES DÉESSES ET LES REINES : TANIT, DIHYA, TIN HINAN , L'HÉRITAGE DES GRANDES FEMMES !

Leur mémoire n'est pas inscrite sur des parchemins ou des livres, mais dans leurs cœurs, leurs chants et leurs récits. Elles sont les gardiennes d'un savoir ancestral qui se transmet de génération en génération, souvent autour du feu, dans l'intimité des veillées.

Je me souviens des soirées passées dans la maison de ma grand-mère Tchfa. La pièce principale, simple et chaleureuse, était éclairée par une lampe à pétrole, dont la lumière vacillante projetait des ombres dansantes sur les murs en pisé. Nous étions assis en cercle, enveloppés dans des couvertures pour nous protéger du froid mordant des montagnes. C'est dans cette atmosphère que ma grand-mère commençait à raconter ses histoires. Sa voix, douce mais ferme, captivait tout le monde, des plus jeunes aux plus âgés. Chaque mot semblait chargé d'une sagesse ancienne, d'une vérité universelle.

"Tu sais, disait-elle, les histoires ne sont pas seulement là pour divertir. Elles sont comme des graines. Si tu les écoutes avec attention, elles germeront dans ton cœur et t'aideront à comprendre le monde." Parmi les récits qu'elle aimait partager, il y avait celui de Dihya, la Kahina, cette reine guerrière amazighe qui avait résisté aux envahisseurs arabes au VIIe siècle. "Dihya n'était pas seulement une combattante, disait ma grand-mère. Elle était aussi une visionnaire, une femme qui comprenait l'importance de protéger notre terre et notre culture."

À travers l'histoire de Dihya, ma grand-mère me transmettait non seulement un récit historique, mais aussi un message d'espoir et de résilience. Elle me montrait que, même dans les moments les plus sombres, il y avait toujours des femmes prêtes à se lever pour défendre ce qui leur était cher.

Les contes et les légendes n'étaient pas les seuls moyens par lesquels les femmes amazighes préservaient la mémoire collective. Elles le faisaient également à travers les chants, les izrân, ces poèmes oraux qui exprimaient les joies, les peines et les aspirations du peuple. Ma grand-mère, comme beaucoup de femmes de sa génération, connaissait par cœur des dizaines de ces poèmes. Lorsqu'elle les récitait, sa voix prenait une tonalité différente, plus profonde, presque mystique.

L'un de ses izlans favoris disait : **"Ur ttru ur ttru, Ad riy d'asirem n tafukt."**

(Je ne pleure pas, je ne pleure pas, car je suis l'espoir du soleil levant.)

Ces mots, simples mais puissants, me touchaient profondément. Ils incarnaient l'essence même de la culture amazighe : une résilience face à l'adversité, une foi inébranlable en l'avenir.

Mais les femmes amazighes ne se contentaient pas de transmettre la mémoire collective à travers les mots. Elles le faisaient aussi à travers les gestes, les traditions et les objets du quotidien. Le tissage, par exemple, était bien plus qu'une activité artisanale. C'était un langage, une forme d'écriture symbolique qui permettait de raconter des histoires, de transmettre des messages et de préserver des savoirs.

Je me souviens d'un jour où ma grand-mère m'avait montré comment tisser un tapis. "Chaque motif a une signification, disait-elle. Celui-ci représente la montagne, celui-là la rivière, et celui-ci le lien entre les générations."

Ses mains, habiles et précises, semblaient danser sur le métier à tisser, créant des motifs complexes avec une facilité déconcertante. "Tisser, c'est comme raconter une histoire, ajoutait-elle. Chaque fil est un mot, chaque motif une phrase, et le tapis entier est un livre."

Le tapis, ou azetta en amazigh, est une métaphore parfaite de la mémoire collective. Comme un tapis, la mémoire est tissée de multiples fils, chacun représentant une histoire, une expérience ou une leçon. Et comme un tapis, la mémoire est précieuse, unique et irremplaçable.

Mais cette mémoire, bien que riche et profonde, est fragile. Avec l'arrivée de la modernité et des influences extérieures, de nombreuses traditions amazighes risquent de se perdre. Les jeunes générations, attirées par la vie urbaine et les technologies modernes, s'éloignent souvent de leurs racines. C'est pourquoi il est plus important que jamais de préserver cet héritage, de le transmettre et de le célébrer.

Je me souviens d'une conversation que j'avais eue avec ma tante Fatima, une femme forte et indépendante qui avait quitté son village pour s'installer en ville. "La modernité est une bonne chose, disait-elle, mais elle ne doit pas nous faire oublier qui nous sommes. Si nous perdons notre mémoire, nous perdons notre âme." Ses paroles résonnent encore en moi, car elles expriment une vérité essentielle : la modernité et la tradition ne sont pas incompatibles. Elles peuvent coexister, se nourrir mutuellement, et enrichir notre identité.

Aujourd'hui, je vois de plus en plus de femmes amazighes qui, bien qu'éduquées et modernes, restent attachées à leurs racines. Elles apprennent le Tifinagh, l'alphabet amazigh, pour écrire les poèmes de leurs grands-mères. Elles participent à des festivals pour célébrer les danses et les chants traditionnels. Elles tissent des tapis qui racontent non seulement les histoires du passé, mais aussi celles du présent.

Comme le dit un proverbe amazigh : **"Ur yezmir umdan ar ttru n tmazirt."**

(Un homme ne peut survivre sans ses racines.)

Ce chapitre est un hommage à ces femmes, à leur rôle de gardiennes de la mémoire, et à leur capacité à tisser un lien entre le passé et l'avenir. À travers leurs récits, leurs chants et leurs gestes, elles nous rappellent que la mémoire n'est pas seulement une question de souvenirs. Elle est une question d'identité, de résilience et de transmission.

Quand je repense à ma grand-mère Tchfa, à ses histoires, à ses chants et à ses tapis, je ressens une immense gratitude. Elle n'était pas seulement une conteuse ou une artisane. Elle était une gardienne de la mémoire, une passeuse de savoirs, et une source d'inspiration. Grâce à elle, et grâce à toutes les femmes amazighes comme elle, je sais qui je suis, d'où je viens, et où je vais.



CHAPITRE 3 - LES GARDIENNES DE LA CULTURE, LE FIL DE LA MÉMOIRE..

Dans chaque coin du Moyen Atlas, dans chaque vallée et chaque village, il y a des héroïnes silencieuses. Ces femmes, souvent invisibles aux yeux du monde, portent sur leurs épaules le poids de la vie quotidienne, mais aussi celui de la culture, de la famille et de la communauté. Elles ne brandissent pas d'épées comme les grandes figures historiques, mais leur courage est tout aussi noble, leur résilience tout aussi digne d'admiration.

Je me souviens d'une matinée froide d'hiver, lorsque j'avais à peine sept ans. La neige recouvrait les montagnes, et le vent glacé s'engouffrait dans les ruelles du village. Je m'étais levé tôt, attiré par les bruits qui venaient de la cuisine. Là, je trouvai ma grand-mère Tchfa, enveloppée dans son haïk, un grand tissu blanc qui semblait la protéger du froid aussi bien que des regards curieux. Elle pétrissait la pâte pour le pain, ses mains rouges à cause du froid, mais son visage rayonnant de sérénité.

"Pourquoi te lèves-tu si tôt, Nana ?" lui avais-je demandé, encore ensommeillé.

Elle avait souri et répondu : "Parce que le pain n'attend pas, mon enfant. Et si le pain n'attend pas, alors la vie non plus."

Cette phrase, si simple en apparence, m'a marqué à jamais. Elle résumait à elle seule la philosophie de vie des femmes amazighes : un mélange de dévouement, de pragmatisme et d'amour inconditionnel pour leur famille et leur communauté.

Ma grand-mère était une héroïne silencieuse, comme tant d'autres femmes de son temps. Elle ne se plaignait jamais des longues journées passées à travailler dans les champs, à préparer les repas, à tisser des tapis ou à élever ses enfants.

Pour elle, chaque tâche, aussi banale soit-elle, avait une valeur sacrée. "Quand tu fais quelque chose avec amour, disait-elle, tu donnes un peu de toi-même. Et quand tu donnes un peu de toi-même, tu fais grandir le monde."

Mais derrière cette apparente simplicité se cachait une force incroyable. Je me souviens d'une fois où une tempête de neige avait isolé notre village pendant plusieurs jours. Les routes étaient impraticables, les provisions commençaient à manquer, et l'inquiétude se lisait sur les visages des hommes. Mais ma grand-mère, elle, restait calme. "Nous avons tout ce qu'il nous faut ici", disait-elle en montrant le four à pain, les sacs de farine et les jarres d'huile d'olive.

Avec l'aide des autres femmes du village, elle avait organisé la distribution des vivres, veillant à ce que chaque famille ait de quoi manger. Elle avait aussi préparé des soupes chaudes pour les enfants et les personnes âgées, et raconté des histoires pour apaiser les esprits. "Les tempêtes passent, mais la solidarité reste", disait-elle.

Ce jour-là, j'ai compris que les femmes comme ma grand-mère étaient bien plus que des mères ou des épouses. Elles étaient les piliers de la communauté, les gardiennes de l'espoir, et les architectes silencieuses de la résilience collective.

Mais les héroïnes silencieuses ne se limitaient pas à ma grand-mère maternelle. Il y avait aussi ma grand-mère paternelle Adala, qui portait sur son visage les tatouages amazighs traditionnels. Chaque ligne, chaque motif racontait une histoire, une étape de sa vie. "Ces tatouages, disait-elle, ne sont pas là pour la beauté. Ils sont là pour me rappeler qui je suis et d'où je viens."

Adala était une femme forte, indépendante, et profondément fière de son identité amazighe. Elle avait appris à lire et à écrire en Tifinagh, l'alphabet amazigh, à une époque où peu de femmes avaient accès à l'éducation.

Elle écrivait des poèmes, qu'elle récitait parfois lors des veillées. L'un de ses poèmes favoris disait : **"Tafat n tidett d tamghart, Ur tezmir ar tghir."**

(La lumière de la vérité est une femme, elle ne peut jamais s'éteindre.)

Adala, l'épouse du grand guerrier Ali Obellahcen cité dans mon livre **"Le Loup Qui Vit en Moi"**, était aussi une guérisseuse. Elle connaissait les secrets des plantes, qu'elle utilisait pour soigner les maux du corps et de l'esprit. Je la revois encore, cueillant des herbes dans les montagnes, ses gestes précis et respectueux, comme si elle dialoguait avec la nature. "Chaque plante a une âme, disait-elle, et si tu la respectes, elle te donnera sa force."

Un jour, alors que je l'accompagnais dans ses cueillettes, je lui avais demandé pourquoi elle passait autant de temps à aider les autres. Elle avait répondu : "Parce que nous sommes toutes liées, comme les fils d'un tapis. Si l'un des fils se brise, tout le tapis en souffre. Alors, il faut prendre soin de chaque fil."

Cette métaphore du tapis, si chère à la culture amazighe, illustre parfaitement le rôle des femmes dans notre société. Elles sont les tisserandes, celles qui relient les fils de la famille, de la communauté et de la culture. Elles travaillent souvent dans l'ombre, mais leur contribution est essentielle, irremplaçable.

Aujourd'hui, alors que le monde change à une vitesse vertigineuse, il est crucial de reconnaître et de célébrer ces héroïnes silencieuses. Elles ne cherchent pas la gloire ni la reconnaissance, mais leur impact est immense. Grâce à elles, les traditions continuent de vivre, les valeurs restent intactes, et les communautés trouvent la force de surmonter les défis.

Comme le dit un proverbe amazigh : **"Ur yezmir umdan ar ttru n taddart."**

(Un homme ne peut survivre sans sa maison.)

Ce chapitre est un hommage à toutes ces femmes qui, à travers leur travail, leur dévouement et leur amour, construisent et maintiennent les fondations de notre société. Elles sont les héroïnes silencieuses, les piliers invisibles, et les gardiennes de l'espoir.

Quand je pense à ma grand-mère maternelle Tchfa, à ma grand-mère paternelle Adala, et à toutes les femmes amazighes que j'ai rencontrées au fil des ans, je ressens une immense fierté. Elles m'ont appris que la véritable force ne réside pas dans les grandes actions, mais dans les petits gestes du quotidien, faits avec amour et courage. Grâce à elles, je sais que, même dans les moments les plus difficiles, il y a toujours une lumière, une chaleur, et un espoir à trouver.



CHAPITRE 4 : LES VOIX OUBLIÉES, QUAND LES FEMMES RACONTENT L'HISTOIRE

Dans les montagnes du Moyen Atlas, où les crêtes enneigées semblent toucher le ciel, il existe des voix que le vent emporte, mais qui jamais ne disparaissent. Ce sont les voix des femmes amazighes, ces poétesses, chanteuses et conteuses qui, à travers leurs chants et récits, ont préservé l'âme de leur peuple. Ces voix, bien que souvent ignorées par l'histoire officielle, résonnent encore dans les vallées, comme des échos d'un passé riche et vibrant.

Je me souviens d'une soirée particulière, alors que j'étais encore enfant. La nuit était froide, et dans la maison de ma grand-mère, le feu crépitait doucement dans le foyer. Adala, toujours pleine de vie, avait insisté pour que ma grand-mère chante un ahwach, ce chant collectif traditionnel qui mêle poésie et musique. "Nana, chante pour nous, s'il te plaît", avait-elle dit en souriant.

Ma grand-mère, après un moment d'hésitation, avait commencé à chanter. Sa voix, douce et mélancolique, avait empli la pièce, captivant tout le monde. Les paroles, en amazigh, parlaient d'amour, de perte et de résilience :

"Ur ttuy ara, ur ttuy ara, lyrfan n waman ad awin."

(Je ne pleure pas, je ne pleure pas, les rivières finiront par revenir.)

Ces mots, simples mais puissants, semblaient contenir toute la sagesse et la douleur d'un peuple. Ils parlaient des épreuves, des départs, mais aussi de l'espoir, cet espoir qui, comme les rivières, finit toujours par revenir.

Les chants comme celui-ci ne sont pas seulement des expressions artistiques. Ils sont des archives vivantes, des témoignages de l'histoire et des émotions collectives. Chaque chant, chaque poème, est une fenêtre sur l'âme amazighe, sur ses joies, ses peines, et ses luttes.

Parmi les figures emblématiques de ces voix oubliées, il y a Mirida N'Ait Atiq, une poétesse amazighe du début du XXe siècle. Originnaire des montagnes du Haut Atlas, elle a exprimé avec une rare sensibilité les aspirations et les frustrations des femmes de son époque. Ses poèmes, souvent chantés, évoquent l'amour, la liberté et les contraintes sociales. Je me souviens que ma grand-mère Adala connaissait certains de ses poèmes par cœur. Lors d'une veillée, elle avait récité celui-ci :

"Ô lune, toi qui brilles sur les montagnes, emporte mes rêves là où ils trouveront la paix."

Adala avait ajouté : "Elle parlait pour nous toutes. Pour celles qui rêvaient de liberté, mais qui étaient enchaînées par les traditions. Pour celles qui aimaient, mais qui ne pouvaient pas choisir."

Ces voix oubliées ne se limitaient pas aux grandes poétessees comme Mirida. Elles incluaient aussi les femmes anonymes, celles qui, à travers leurs chants et récits, ont transmis la mémoire collective. Ma grand-mère Tchfa, par exemple, connaissait des dizaines de contes et légendes qu'elle racontait lors des veillées. L'un de mes préférés était l'histoire de Tislit n Ounzar, la fiancée de la pluie.

Selon la légende, Tislit était une jeune femme d'une beauté exceptionnelle, aimée par Anzar, le dieu de la pluie. Mais leur amour était impossible, car Tislit était une mortelle. Un jour, dans un accès de colère, Anzar avait retiré la pluie, plongeant le village de Tislit dans une terrible sécheresse.

Les villageois, désespérés, avaient supplié Tislit de se sacrifier pour apaiser la colère du dieu. Elle avait accepté, et en échange de sa vie, la pluie était revenue.

"Cette histoire, disait ma grand-mère, n'est pas seulement une légende. Elle nous rappelle que l'amour demande parfois des sacrifices, mais aussi que la nature et les dieux doivent être respectés."

À travers ces récits, ces chants et ces poèmes, les femmes amazighes ont préservé non seulement leur culture, mais aussi leur dignité. Elles ont utilisé leur art pour exprimer leurs émotions, pour dénoncer les injustices, et pour transmettre des valeurs universelles.

Mais ces voix, bien que puissantes, sont souvent menacées. Avec l'arrivée de la modernité, de nombreuses traditions orales risquent de se perdre. Les jeunes générations, attirées par les modes de vie urbains, s'éloignent parfois de leurs racines. C'est pourquoi il est crucial de préserver cet héritage, de le documenter, et de le transmettre.

Aujourd'hui, je vois de plus en plus de femmes amazighes qui, bien qu'éduquées et modernes, restent attachées à leurs traditions. Elles apprennent le Tifinagh pour écrire les poèmes de leurs grands-mères. Elles participent à des festivals pour célébrer les danses et les chants traditionnels. Elles enregistrent les récits de leurs aînées pour les partager avec le monde.

Comme le dit un proverbe amazigh : **"Ur yezmir umdan ar ttru n tmazirt."**

(Un homme ne peut survivre sans ses racines.)

Ce chapitre est un hommage à ces voix oubliées, à ces femmes qui, à travers leur art, ont enrichi notre culture et notre humanité.

Elles nous rappellent que la mémoire n'est pas seulement une question de souvenirs, mais aussi une question d'identité et de transmission.

Quand je repense à ma grand-mère Tchfa, à ses chants, à ses récits, et à sa sagesse, je ressens une immense gratitude. Elle était bien plus qu'une conteuse ou une chanteuse. Elle était une passeuse d'âmes, une gardienne de l'espoir, et une source d'inspiration. Grâce à elle, et grâce à toutes les femmes amazighes comme elle, je sais que les voix oubliées ne disparaissent jamais vraiment. Elles continuent de vivre en nous, dans nos cœurs, et dans nos esprits.



CHAPITRE 5: LES PILIERS INVISIBLESLES, LES HÉROÏNES DU QUOTIDIEN, LES TISSEUSES DE L'AVENIR

Dans les villages du Moyen Atlas, les femmes amazighes passent des heures à tisser des tapis. Leurs doigts agiles dansent sur les fils de laine, créant des motifs colorés qui racontent des histoires. Mais ce que beaucoup ignorent, c'est que ces tapis ne sont pas de simples objets décoratifs. Ils sont des œuvres d'art, des messages codés, et surtout, des symboles de la vision que ces femmes ont de l'avenir.

Je me souviens d'un après-midi où ma grand-mère Adala m'avait invité à la rejoindre dans le coin de la maison où elle travaillait sur son métier à tisser. Le soleil entrait par une petite fenêtre, illuminant les fils rouges, bleus et jaunes qui pendaient devant elle. "Viens, regarde", m'avait-elle dit en souriant. "Aujourd'hui, je vais te montrer comment on tisse un tapis."

Curieux, je m'étais assis à ses côtés. Elle avait commencé par me montrer les différents fils, chacun d'eux teint avec des pigments naturels qu'elle avait préparés elle-même. "Le rouge vient de la cochenille, un insecte que l'on trouve sur les cactus", expliqua-t-elle. "Le bleu, c'est de l'indigo. Et le jaune, c'est du safran. Chaque couleur a une signification."

En la regardant travailler, j'avais remarqué que ses mouvements étaient précis, presque méditatifs. Chaque nœud, chaque ligne semblait avoir une raison d'être, comme si elle tissait bien plus qu'un tapis. "Qu'est-ce que ce motif représente ?" lui avais-je demandé en pointant du doigt une série de triangles entrelacés.

"Ce sont des montagnes", répondit-elle. "Elles symbolisent la stabilité et la force. Mais regarde ici, ces lignes ondulées. Ce sont des rivières, elles représentent le mouvement et le changement. Dans un tapis, comme dans la vie, il faut un équilibre entre les deux."

C'est ce jour-là que j'ai compris que les tapis amazighs sont bien plus que des objets utilitaires. Ils sont des récits visuels, des cartes de la vie, et parfois même des rêves pour l'avenir.

Adala m'avait aussi raconté une anecdote qui m'avait profondément marqué. "Quand j'étais jeune, ma mère m'a appris à tisser. Elle m'a dit : 'Un tapis, c'est comme une vie. Si tu fais une erreur, tu peux toujours la corriger, mais cela demande du temps et de la patience.' Un jour, j'avais fait une grosse erreur dans un tapis que je tissais pour une famille du village. J'étais tellement frustrée que j'ai voulu tout abandonner. Mais ma mère m'a obligée à continuer. 'Chaque erreur est une leçon', m'avait-elle dit. Et elle avait raison. Quand j'ai terminé ce tapis, c'était le plus beau que j'aie jamais fait."

Cette leçon, je ne l'ai jamais oubliée. Elle m'a appris que, comme dans le tissage, la vie est faite de nœuds, de fils emmêlés, et parfois d'erreurs. Mais avec de la patience et de la persévérance, on peut transformer ces erreurs en quelque chose de beau.

Les femmes amazighes ne tissent pas seulement des tapis. Elles tissent aussi des liens, des communautés, et des avenir. Dans les villages, elles sont souvent les premières à organiser des initiatives pour améliorer la vie collective. Je me souviens d'un projet lancé par ma grand-mère Adala et d'autres femmes du village pour construire une école. "Nous ne pouvons pas attendre que quelqu'un vienne nous aider", avait-elle dit. "Si nous voulons un avenir meilleur pour nos enfants, nous devons le construire nous-mêmes."

Avec peu de moyens, mais beaucoup de détermination, elles avaient réussi à réunir les fonds nécessaires pour construire une petite école. Elles avaient même appris à lire et à écrire pour pouvoir enseigner aux plus jeunes. "L'éducation, c'est comme le tissage", disait Adala. "Chaque lettre, chaque mot, est un fil. Et quand tu les mets ensemble, tu crées quelque chose de solide et de beau."

Ces initiatives montrent à quel point les femmes amazighes sont des forces de changement. Elles ne se contentent pas de préserver les traditions ; elles les adaptent, les réinventent, et les utilisent pour construire un avenir meilleur.

Mais ce rôle de tisseuses de l'avenir n'est pas sans défis. Dans un monde en mutation rapide, où les valeurs traditionnelles sont souvent en conflit avec les exigences de la modernité, les femmes amazighes doivent naviguer entre deux mondes. Elles doivent trouver un équilibre entre le respect de leurs racines et l'adoption des outils modernes qui peuvent les aider à avancer.

Je pense souvent à ma grand-mère Adala et à ses tapis. Je me demande combien de rêves, combien d'espoirs, elle a tissés dans ces œuvres d'art. Je me demande aussi combien de jeunes femmes, inspirées par son exemple, continueront à tisser des tapis, mais aussi des avenir.

Comme le dit un proverbe amazigh : **"Ur yezmir umdan ar yufan s wudem n unzar."**

(Un homme ne peut avancer sans regarder les traces laissées par ses ancêtres.)

Ce chapitre est un hommage à toutes les femmes amazighes qui, à travers leur art, leur travail et leur vision, tissent les fils d'un avenir meilleur. Elles nous rappellent que, même dans un monde en constante évolution, il est possible de rester fidèle à ses racines tout en embrassant le changement.

Quand je regarde un tapis amazigh aujourd'hui, je ne vois plus seulement un objet. Je vois une histoire, une vision, et une promesse. Une promesse que, tant qu'il y aura des femmes comme ma grand-mère Adala, le fil de notre culture ne se rompra jamais.

une promesse que, malgré les défis, les femmes amazighes continueront à tisser leur chemin, fil après fil, motif après motif, vers un avenir où leur voix, leurs traditions et leurs rêves auront toute leur place.

Ces tapis, qui ornent les maisons et les marchés, sont bien plus que des œuvres artisanales. Ils sont des témoignages silencieux de la résilience, de la créativité et de la force des femmes qui les ont créés. Chaque fil raconte une histoire, chaque motif capture une émotion, et chaque couleur reflète un fragment de leur âme.

Mais ce que j'ai appris, en écoutant ma grand-mère Adala et en observant ma grand-mère Tchfa, c'est que le tissage ne se limite pas aux tapis. Les femmes amazighes tissent également des réseaux invisibles de solidarité et de soutien. Dans les villages, elles s'entraident, partagent leurs ressources et veillent les unes sur les autres. Elles savent que, comme dans un tapis, chaque fil est essentiel, et qu'ensemble, ils forment un tout plus fort et plus beau.

Je me souviens d'une autre leçon que ma tante m'avait donnée alors qu'elle travaillait sur un tapis particulièrement complexe. "Tu vois, chaque fil a son rôle", avait-elle dit en tenant un fil rouge entre ses doigts. "Si tu enlèves ce fil, tout le motif s'effondre. C'est pareil dans la vie. Chaque personne compte, même si elle pense être insignifiante. Nous avons tous une place dans le grand tapis de la vie."

Ces mots résonnent encore en moi aujourd'hui. Ils me rappellent l'importance de reconnaître la valeur de chaque individu, et de travailler ensemble pour créer un monde harmonieux et équilibré.

Cependant, les tisseuses de l'avenir doivent faire face à des défis croissants. L'industrialisation et la production de masse menacent de remplacer les tapis faits à la main par des produits standardisés.

Les jeunes générations, attirées par les opportunités des villes, se détournent parfois des traditions artisanales, les considérant comme dépassées ou peu lucratives.

Mais il y a aussi des raisons d'espérer. De plus en plus d'initiatives émergent pour préserver et valoriser l'artisanat amazigh.

Des coopératives de femmes se forment, leur permettant de vendre leurs tapis à des prix justes et de partager leurs histoires avec le monde. Des plateformes en ligne mettent en lumière leur travail, attirant l'attention de collectionneurs et d'amateurs d'art du monde entier.

Ces efforts montrent que, même face aux pressions de la modernité, les traditions peuvent non seulement survivre, mais aussi prospérer. Les femmes amazighes, avec leur ingéniosité et leur détermination, trouvent des moyens de s'adapter tout en restant fidèles à leurs racines.

En repensant à toutes ces histoires, à ces moments passés avec mes grand-mères, je réalise à quel point elles m'ont enseigné des leçons précieuses. Elles m'ont montré que le passé n'est pas un poids, mais une source de force. Que les traditions ne sont pas des chaînes, mais des racines qui nous ancrent tout en nous permettant de grandir.

Elles m'ont aussi appris que chaque génération a la responsabilité de tisser son propre motif dans le grand tapis de la vie. Nous devons honorer les fils qui nous ont été transmis, tout en ajoutant nos propres couleurs et motifs.

Aujourd'hui, lorsque je vois un tapis amazigh, je ne peux m'empêcher de penser aux femmes qui l'ont créé, aux histoires qu'il contient, et à l'avenir qu'il symbolise. Ces tapis sont bien plus que des objets. Ils sont des ponts entre le passé et l'avenir, entre les traditions et la modernité, entre les rêves et la réalité.

Et tant que ces femmes continueront à tisser, à chanter, à raconter leurs histoires, et à transmettre leur savoir, je sais que leur héritage vivra.

Comme le dit un autre proverbe amazigh : **"Tudert n umdan d aseryi n tmazirt-is."**

(La vie d'un homme est le reflet de sa culture.)

Ainsi, à travers leurs tapis, leurs chants, et leur courage, les femmes amazighes nous rappellent que, même dans un monde en mutation, il est possible de rester fidèle à soi-même tout en avançant vers l'avenir.

Et moi, en écrivant ces mots, je rends hommage à toutes ces femmes – à mes grand-mères Tchfa et Adala, et à toutes les autres – qui, fil après fil, motif après motif, continuent de tisser l'histoire de leur peuple et de leur humanité.



CHAPITRE 6 : LES GARDIENNES DES TRADITIONS

Dans les montagnes du Moyen Atlas, au cœur des villages isolés, les femmes amazighes jouent un rôle crucial : elles sont les gardiennes des traditions. Ce sont elles qui, à travers leurs gestes quotidiens et leurs rituels, préservent l'héritage de leurs ancêtres. Mais être gardienne des traditions ne signifie pas vivre dans le passé. Ces femmes, avec leur sagesse et leur créativité, savent adapter ces pratiques ancestrales aux réalités modernes, tout en veillant à ce qu'elles ne perdent pas leur essence.

Je me souviens d'un jour où ma grand-mère Tchfa m'avait emmené avec elle pour préparer un mariage dans le village voisin. J'étais excité à l'idée de découvrir ce qui se passait derrière les coulisses de ces célébrations que j'avais toujours trouvées magiques. Nous étions arrivés tôt le matin, et déjà, une dizaine de femmes s'affairaient autour d'un grand feu, préparant le rfiassa, un plat traditionnel servi lors des grandes occasions.

Ma grand-mère, avec son autorité naturelle, avait rapidement pris les choses en main. "Chaque ingrédient a son importance", m'avait-elle expliqué en mélangeant les épices. "Le curcuma pour la chance, le fenugrec pour la santé, et le safran pour la richesse. Ce plat, c'est bien plus qu'un repas. C'est un symbole de bénédiction pour le couple."

Tout au long de la journée, j'avais observé ces femmes travailler ensemble, chanter, rire et partager des histoires. Chacune d'elles avait un rôle précis, une tâche qu'elle accomplissait avec soin et fierté. Mais ce qui m'avait le plus marqué, c'était le sentiment de communauté qui émanait de ces préparatifs. Ce mariage n'était pas seulement l'union de deux personnes, c'était un événement qui rassemblait tout le village, renforçant les liens entre ses habitants.

Les traditions amazighes ne se limitent pas aux mariages. Chaque étape de la vie, de la naissance à la mort, est marquée par des rituels qui ont été transmis de génération en génération. Ces rituels, bien que parfois simples en apparence, sont riches en symbolisme et en signification.

Par exemple, lors de la naissance d'un enfant, il est courant de réciter des prières en amazigh et de brûler de l'encens pour éloigner les mauvais esprits. Une cérémonie appelée asggwas est organisée pour célébrer le premier anniversaire de l'enfant, marquant ainsi son entrée officielle dans la communauté.

Je me souviens d'une fois où ma grand-mère Adala m'avait expliqué l'importance de ces rites. "Ces traditions, disait-elle, ne sont pas là pour nous compliquer la vie. Elles sont là pour nous rappeler qui nous sommes et d'où nous venons. Elles nous donnent un sens, une identité."

Mais ce qui rend ces traditions si spéciales, c'est la manière dont elles évoluent avec le temps. Les femmes amazighes, tout en respectant les pratiques ancestrales, n'hésitent pas à les adapter pour les rendre pertinentes dans le contexte actuel. Par exemple, dans certains villages, les cérémonies de mariage incluent désormais des éléments modernes, comme des robes blanches et des musiques contemporaines, tout en conservant les chants traditionnels et les danses d'Ahidous.

Cependant, transmettre ces traditions n'est pas toujours facile. Avec l'urbanisation croissante et l'influence de la mondialisation, de nombreux jeunes s'éloignent de leur culture d'origine. Ils considèrent parfois ces pratiques comme dépassées ou incompatibles avec leur mode de vie moderne.

Ma grand-mère Tchfa en parlait souvent avec une pointe de tristesse. "Les jeunes d'aujourd'hui, disait-elle, ils courent après la modernité et oublient ce qui les rend uniques. Mais un arbre sans racines ne peut pas survivre."

Pourtant, elle ne perdait jamais espoir. Elle croyait fermement que, même si certaines traditions disparaissaient, l'essence de la culture amazighe survivrait à travers les valeurs qu'elle inculque : le respect, la solidarité, et l'amour de la nature.

Je me souviens d'un été où ma cousine, qui vivait en ville, était venue passer quelques semaines au village. Elle semblait distante, peu intéressée par les histoires et les rituels que ma grand-mère essayait de lui transmettre. Mais un soir, alors que ma grand-mère chantait un ancien poème amazigh, quelque chose avait changé. Ma cousine, captivée par la mélodie et les paroles, avait demandé à en savoir plus. Ce moment, bien que simple, avait montré à ma grand-mère que tout n'était pas perdu.

Les gardiennes de demain

Aujourd'hui, je réalise à quel point le rôle des femmes amazighes est crucial pour la survie de leur culture. Elles ne se contentent pas de préserver les traditions ; elles les réinventent, les enrichissent, et les transmettent avec amour et passion.

Mais elles ne peuvent pas le faire seules. Il est de notre responsabilité, en tant que nouvelles générations, de les soutenir dans cette mission. Nous devons écouter leurs histoires, apprendre leurs chants, et participer à leurs rituels. Nous devons comprendre que ces traditions ne sont pas des reliques du passé, mais des trésors vivants qui peuvent nous guider dans un monde en constante évolution.

Comme le dit un proverbe amazigh : **"Anwa i yefka tazmurt i yid ur yefka awal ?"**

(Qui a donné un bijou sans donner une parole ?)

Ce proverbe nous rappelle que les traditions ne sont pas seulement des objets ou des pratiques. Elles sont des paroles, des idées, et des valeurs qui nous enrichissent et nous donnent un sens.

Alors, à toutes les gardiennes des traditions, je dis merci. Merci pour votre sagesse, votre patience, et votre dévouement. Merci de nous rappeler que, même dans un monde en mutation, il est possible de rester fidèle à ses racines tout en regardant vers l'avenir.

Et à nous, les générations futures, je dis ceci : écoutons-les, apprenons d'elles, et portons leurs traditions avec fierté. Car ce que nous héritons aujourd'hui, c'est ce que nous transmettrons demain.



CHAPITRE 7 : TATOUAGES ET BIJOUX, UNE ÉCRITURE FÉMININE..

Le vent souffle toujours dans les montagnes du Moyen Atlas, portant avec lui les chants et les récits des générations passées. Mais aujourd'hui, ces voix se mêlent à de nouvelles, celles des jeunes femmes amazighes qui, tout en honorant leurs racines, rêvent d'un avenir différent. Ces voix, pleines d'espoir et de détermination, sont celles d'une génération qui refuse de choisir entre tradition et modernité.

Je me souviens d'une conversation avec ma cousine Yamina, une jeune femme brillante qui avait quitté le village pour poursuivre ses études en droit à Rabat. Elle était revenue pour une courte visite, et nous étions assis sous un vieil arganier, discutant de son avenir.

"Tu sais," m'avait-elle dit en regardant les montagnes au loin, "je suis fière d'être amazighe. Mais parfois, c'est difficile. Les gens en ville pensent que nous sommes arriérés, que nos traditions n'ont pas de place dans le monde moderne. Mais moi, je veux leur prouver qu'ils ont tort. Je veux montrer que nous pouvons être modernes tout en restant fidèles à qui nous sommes."

Ses paroles m'avaient frappé. Yamina représentait cette nouvelle génération de femmes amazighes qui, tout en étant profondément attachées à leur culture, cherchent à la réinventer pour qu'elle puisse s'épanouir dans un monde globalisé.

Pour ces jeunes femmes, le chemin n'est pas toujours facile. Elles doivent souvent naviguer entre les attentes de leur communauté, qui valorise les traditions et les rôles traditionnels, et celles de la société moderne, qui prône l'indépendance et l'individualisme.

Yamina m'avait raconté les difficultés qu'elle avait rencontrées en tant qu'étudiante amazighe. "Quand je suis arrivée à Rabat, je ne parlais presque pas l'arabe classique. Tout le monde se moquait de mon accent. Mais au lieu de me décourager, ça m'a donné encore plus envie de réussir. J'ai appris à parler couramment, mais je n'ai jamais abandonné ma langue maternelle. Parce que c'est une partie de moi."

Cette dualité, ce mélange de fierté et de lutte, est au cœur de l'expérience des jeunes femmes amazighes d'aujourd'hui. Elles veulent s'éduquer, travailler, voyager, mais sans renier leur identité.

Ce qui distingue cette génération, c'est leur utilisation des outils modernes pour faire entendre leur voix. Grâce aux réseaux sociaux, de nombreuses jeunes femmes amazighes partagent leurs histoires, leurs créations et leurs luttes avec le monde entier.

Je pense à des artistes comme Fatima Tabaamrant, la célèbre chanteuse amazighe qui utilise sa musique pour parler des défis auxquels les femmes sont confrontées. Ou encore à des militantes comme Asmae, une amie de Yamina, qui dirige une association pour l'éducation des jeunes filles dans les villages reculés.

Ces femmes montrent que la modernité n'est pas une menace pour la culture amazighe, mais une opportunité de la faire briller à l'échelle mondiale. Elles utilisent les plateformes numériques pour partager des poèmes en tamazight, pour vendre des tapis faits à la main, ou pour sensibiliser à la préservation de leur patrimoine.

Mais ce qui m'inspire le plus chez ces jeunes femmes, c'est leur capacité à trouver un équilibre entre le passé et l'avenir. Elles ne rejettent pas les traditions, mais les adaptent, les réinterprètent.

Je me souviens d'un mariage auquel j'avais assisté récemment. La mariée, une amie de Yamina, portait un magnifique caftan blanc, mais elle avait aussi ajouté des bijoux traditionnels amazighs et un foulard brodé à la main par sa grand-mère. Pendant la cérémonie, elle avait dansé au son de la musique moderne, mais aussi au rythme des tambours bendirs et des chants ahwach ou Ahidou.

Ce mariage, comme tant d'autres aspects de la vie amazighe aujourd'hui, était une parfaite illustration de cette fusion entre tradition et modernité.

En écoutant Yamina et ses amies parler de leurs projets, je ne peux m'empêcher de ressentir un profond optimisme pour l'avenir. Ces femmes, avec leur courage et leur vision, sont en train de transformer leur monde.

Elles montrent que la culture amazighe n'est pas figée, mais vivante, dynamique, et capable de s'adapter. Elles prouvent que l'émancipation des femmes ne signifie pas l'abandon des traditions, mais leur réinvention.

Comme le dit un proverbe amazigh : "**Urx likma d ubrid yellan.**"

(Il n'y a pas de sagesse sans chemin.)

Ces jeunes femmes, en traçant leur propre chemin, construisent une sagesse nouvelle, une sagesse qui honore le passé tout en embrassant l'avenir.

Alors que je termine ce chapitre, je pense à toutes ces voix amazighes – celles de ma grand-mère Tchfa, de ma grand-mère Adala, de ma cousine Yamina, et de tant d'autres. Ces voix, bien que différentes, se rejoignent dans un même chant, un chant qui célèbre la force, la résilience et la beauté de la culture amazighe. Et je me dis que tant que ces voix continueront de résonner, dans les montagnes, dans les villes, et même à travers les écrans, l'âme amazighe vivra.

CHAPITRE 8 : LE RENOUVEAU DE TIFINAGH, QUAND L'ÉCRITURE RENAÎT !

Dans les montagnes du Moyen Atlas, les anciens disent souvent : "**Ur yuhil gher umdan ad yefgh idurar s wudem, ula d asif s ifassen.**"

(Un homme ne peut gravir les montagnes avec son visage, ni traverser les rivières avec ses mains.)

Ce proverbe, que ma grand-mère Tchfa répétait souvent, me semblait mystérieux lorsque j'étais enfant. Mais avec le temps, j'ai compris qu'il parle de l'équilibre entre nos racines et nos aspirations. Les racines, ce sont nos traditions, nos valeurs, notre héritage. Les ailes, ce sont nos rêves, notre envie d'explorer, de grandir et de voler vers l'inconnu.

Dans ce chapitre, je veux rendre hommage à cet équilibre fragile mais essentiel, celui que les femmes amazighes, en particulier, incarnent avec tant de grâce et de détermination.

Les racines sont profondes dans la culture amazighe. Elles s'enfoncent dans la terre des montagnes, où chaque pierre, chaque arbre, chaque rivière raconte une histoire. Mais ces racines, bien qu'elles nous nourrissent, peuvent parfois peser lourd.

Je pense à ma grand-mère Adala, qui, toute sa vie, a porté le poids des attentes de sa communauté. En tant qu'aînée, elle avait la responsabilité de prendre soin de ses frères et sœurs après la mort de leurs parents. Elle avait dû renoncer à ses propres rêves pour tisser des tapis et subvenir aux besoins de la famille.

Un jour, alors que je l'aidais à trier des fils de laine, je lui avais demandé si elle regrettait de ne pas avoir pu aller à l'école. Elle avait souri, mais ses yeux brillaient d'une tristesse que je n'oublierai jamais. "Parfois, oui", m'avait-elle dit. "Mais si je n'avais pas fait ce sacrifice, qui aurait pris soin de vous tous ? Les racines, elles te retiennent, mais elles te donnent aussi une raison de te lever chaque matin."

Ses paroles m'avaient touché. Elles m'avaient fait comprendre que, pour beaucoup de femmes amazighes, les racines ne sont pas seulement un héritage, mais aussi une responsabilité.

Cependant, les racines ne suffisent pas. Pour que la vie ait un sens, il faut aussi des ailes. Et aujourd'hui, de plus en plus de femmes amazighes trouvent le courage de déployer les leurs.

Je pense à Yamina, ma cousine, qui est devenue avocate et qui défend les droits des femmes dans les régions rurales. Ou à Laila, une amie d'enfance, qui a ouvert une petite entreprise de cosmétiques naturels basée sur les plantes du Moyen Atlas.

Ces femmes prouvent que l'on peut avoir des ailes sans couper ses racines. Elles utilisent leur éducation, leur créativité et leur détermination pour construire un avenir meilleur, non seulement pour elles-mêmes, mais aussi pour leur communauté.

Je me souviens d'un jour où Yamina m'avait confié : "Je ne veux pas seulement réussir pour moi. Je veux que les petites filles de notre village sachent qu'elles peuvent rêver grand. Je veux leur montrer que nos racines ne sont pas des chaînes, mais des fondations solides sur lesquelles on peut bâtir."

Trouver cet équilibre entre racines et ailes n'est pas toujours facile. Il y a des tensions, des incompréhensions, et parfois des sacrifices.

Je pense à une autre cousine, Fatima, qui avait décidé de quitter le village pour travailler en ville. Sa décision avait suscité des critiques dans la famille. Certains disaient qu'elle avait abandonné ses responsabilités, qu'elle avait oublié ses origines. Mais Fatima, avec son courage habituel, avait répondu : "Je n'oublie pas mes origines. Au contraire, c'est parce que je suis fière d'être amazighe que je veux montrer au monde ce que nous pouvons accomplir."

Avec le temps, même les plus critiques avaient fini par reconnaître la valeur de son choix. Fatima envoyait régulièrement de l'argent à sa famille, et elle revenait chaque été pour participer aux fêtes et aux rituels du village. Elle avait trouvé sa propre manière de concilier ses racines et ses ailes.

Les montagnes du Moyen Atlas, avec leur majesté et leur silence, ont beaucoup à nous apprendre sur cet équilibre. Elles sont immobiles, profondément enracinées dans la terre, mais elles touchent aussi le ciel, comme si elles cherchaient à s'élever au-delà de leurs limites.

Un soir, alors que je regardais le coucher du soleil depuis le sommet d'une colline, ma grand-mère Tchfa m'avait dit : "Regarde les montagnes. Elles ne bougent pas, mais elles changent toujours. Elles s'érodent, elles grandissent, elles se transforment avec le temps. Nous sommes comme elles. Nous devons rester fidèles à nos racines, mais nous devons aussi accepter le changement."

Ces paroles m'accompagnent encore aujourd'hui. Elles me rappellent que l'équilibre entre racines et ailes n'est pas un état fixe, mais un voyage, une quête constante.

Alors que je termine ce chapitre, je pense à toutes les femmes amazighes que j'ai rencontrées, à leur force, leur résilience, et leur capacité à rêver. Elles sont comme des arbres profondément enracinés, mais dont les branches s'élèvent vers le ciel.

Elles montrent que l'on peut honorer le passé tout en embrassant l'avenir. Que l'on peut être fière de ses racines tout en déployant ses ailes.

Et je me dis que tant qu'il y aura des femmes comme Yamna, Adala, Fadma, et tant d'autres, la culture amazighe continuera de vivre, de s'épanouir et de briller, non seulement dans les montagnes du Moyen Atlas, mais dans le monde entier.



Poème :

Tisse ! Tisse ! donne-nous des fils éclatants
Tisse ! Tisse ! pour que l'on couvre nos foyers brûlants
Tisse-toi, tisse-toi, ô laine docile
Donne-nous le tapis qu'espèrent nos cœurs fragiles
Métier entre mes mains, c'est toi ma confidente
On connaît la peine, mais le chant adoucit
la souffrance
Nous venons tisser, mon métier instruit au bien
Mes fils seront noués, entrelacés
Par la grâce des mains de mes aïeules sacrées.

Tisse ! Tisse ! donne-nous des fils éclatants
Tisse ! Tisse ! pour que l'on couvre nos foyers brûlants
Tisse-toi, tisse-toi, ô laine docile
Donne-nous le tapis qu'espèrent nos cœurs fragiles
Métier, toi au moins, tu entends les murmures du cœur
Habitué à l'effort, chaque nœud porte un poids d'honneur
Nous sommes venues vers toi, pour tisser nos espoirs
Mon métier frémit, il me donne un tapis d'histoire
Que le monde admirera, que les ancêtres béniront.

Tisse ! Tisse ! donne-nous des fils éclatants
Tisse ! Tisse ! pour que l'on couvre nos foyers brûlants
Tisse-toi, tisse-toi, ô laine docile
Donne-nous le tapis qu'espèrent nos cœurs fragiles
Métier, ça suffit maintenant
Tu vois bien que la nuit s'étend
Je t'implore, récompense mes efforts ardents
J'ai tissé avec patience et précision
Le tapis s'achève, il rayonne sous ma vision
Pour la vieille et ses petits, il portera la bénédiction.

Tisse ! Tisse ! donne-nous des fils éclatants
Tisse ! Tisse ! pour que l'on couvre nos foyers brûlants
Tisse-toi, tisse-toi, ô laine docile
Donne-nous le tapis qu'espèrent
nos cœurs fragiles

*Inspiré de la chanson «Ssendu (Voie Lactée)»
du fameux Idir !*



AZETTA : TISSER SA LIBERTÉ,
FIL APRÈS FIL !



À La mémoire de Nana Tchfa Assou..

Photo copyright goes to Mustapha & Karim Sibous ©

Épilogue : Azetta ou le fil qui ne se rompt jamais !

Dans les montagnes du Moyen Atlas, chaque tapis tissé par les femmes amazighes raconte une histoire. Une histoire de courage, de résilience et d'amour pour une culture qui, malgré les vents du changement, continue de vibrer avec force. Mais au-delà des motifs et des couleurs, ces tapis symbolisent quelque chose de plus profond : un fil invisible qui relie le passé, le présent et l'avenir.

Tout au long de ce voyage à travers les récits de mes grand-mères Tchfa et Adala, de ma cousine Yamina, et de tant d'autres femmes, j'ai appris que la culture amazighe est bien plus qu'un héritage. C'est une force vivante, qui s'adapte, se réinvente et se transmet de génération en génération.

Ces femmes, avec leurs racines profondément ancrées dans les traditions et leurs ailes prêtes à embrasser le monde, sont les gardiennes d'un trésor inestimable. Elles montrent que l'identité n'est pas une cage, mais un point de départ. Que l'on peut avancer sans oublier d'où l'on vient.

Aujourd'hui, alors que les défis de la modernité se multiplient, il serait facile de craindre pour l'avenir de la culture amazighe. Mais en écoutant les voix des femmes de cette terre, je ne ressens pas de peur. Je ressens de l'espoir.

Ces femmes, qu'elles soient tisseuses, militantes, artistes ou entrepreneures, sont la preuve que la tradition et la modernité ne sont pas incompatibles. Elles montrent que l'on peut préserver l'âme d'une culture tout en la faisant évoluer.

Je pense à ce proverbe amazigh que ma grand-mère aimait citer : "*Abrid n tudert, ur yella ara d amezwaru, ula d aneggaru.*" (Le chemin de la vie n'a ni début ni fin).

Ce chemin, les femmes amazighes le parcourent avec une force et une grâce qui m'inspirent profondément. Et tant qu'elles continueront à avancer, à tisser leurs rêves et à chanter leurs histoires, la culture amazighe continuera de briller, comme une étoile dans la nuit.

En écrivant ces pages, j'ai voulu rendre hommage à ces femmes, à leur héritage, et à leur vision pour l'avenir. Mais plus encore, j'ai voulu célébrer l'idée que nous sommes tous, à notre manière, des tisseurs. Nous tissons nos vies, nos relations, nos rêves, et nos identités.

Et si j'ai appris une chose de ces femmes amazighes, c'est que, peu importe les défis, le fil ne se rompt jamais. Il traverse le temps, les générations, et les frontières, nous rappelant que nous faisons partie d'un tout plus grand que nous.

Alors, que nous soyons dans les montagnes du Moyen Atlas ou ailleurs dans le monde, souvenons-nous de cette leçon : Les racines nous ancrent. Les ailes nous portent. Et le fil invisible de nos histoires nous unit tous.

ÉDITION NON COMMERCIALE PRIX O DH
IMPRESSION PERSONNELLE

— ● —
2025 © Copyright - L'Opinion des Jeunes, L'ODJ MÉDIA